

Università degli Studi di Napoli Federico II
Scuola delle Scienze Umane e Sociali
Quaderni
32

LINGUE, SCRITTURE E SOCIETÀ NELL'ITALIA LONGOBARDA

Un percorso di sociolinguistica storica

a cura di Elisa D'Argenio, Roberto Delle Donne, Rosanna Sornicola



Federico II University Press



fedOA Press

Lingue, scritture e società nell'Italia longobarda

Un percorso di sociolinguistica storica

a cura di Elisa D'Argenio, Roberto Delle Donne, Rosanna Sornicola

Federico II University Press



fedOA Press

Lingue, scritture e società nell'Italia longobarda : un percorso di sociolinguistica storica / a cura di Elisa D'Argenio, Roberto Delle Donne, Rosanna Sornicola. – Napoli : FedOAPress, 2025. – ill. ; 24 cm. – (Scuola di Scienze Umane e Sociali. Quaderni ; 32).

Accesso alla versione elettronica: <http://www.fedoabooks.unina.it>

ISBN: 978-88-6887-129-1

DOI: 10.6093/978-88-6887-129-1

Online ISSN della collana: 2499-4774

Il volume è pubblicato con il contributo del Dipartimento di Studi Umanistici dell'Università degli Studi di Napoli Federico II – Fondi del progetto PRIN 2017 *Writing expertise as a dynamic sociolinguistic force: the emergence and development of Italian communities of discourse in Late Antiquity and the Middle Ages and their impact on languages and societies* (prot. 2017WLBK3Z_004).

Comitato scientifico

Enrica Amato (Università di Napoli Federico II), Simona Balbi (Università di Napoli Federico II), Antonio Blandini (Università di Napoli Federico II), Alessandra Bulgarelli (Università di Napoli Federico II), Adele Caldarelli (Università di Napoli Federico II), Aurelio Cernigliaro (Università di Napoli Federico II), Lucio De Giovanni (Università di Napoli Federico II), Roberto Delle Donne (Università di Napoli Federico II), Arturo De Vivo (Università di Napoli Federico II), Oliver Janz (Freie Universität, Berlin), Tullio Jappelli (Università di Napoli Federico II), Paola Moreno (Université de Liège), Edoardo Massimilla (Università di Napoli Federico II), José González Monteagudo (Universidad de Sevilla), Enrica Morlicchio (Università di Napoli Federico II), Marco Musella (Università di Napoli Federico II), Gianfranco Pecchinenda (Università di Napoli Federico II), Maria Laura Pesce (Università di Napoli Federico II), Mario Rusciano (Università di Napoli Federico II), Mauro Sciarelli (Università di Napoli Federico II), Roberto Serpieri (Università di Napoli Federico II), Christopher Smith (British School at Rome), Francesca Stroffolini (Università di Napoli Federico II), Giuseppe Tesaro (Corte Costituzionale)

© 2025 FedOAPress – Federico II University Press

Università degli Studi di Napoli Federico II
Centro di Ateneo per le Biblioteche "Roberto Pettorino"
Piazza Bellini 59-60
80138 Napoli, Italy
<http://www.fedoapress.unina.it/>

Published in Italy

Gli E-Book di FedOAPress sono pubblicati con licenza Creative Commons Attribution 4.0 International

La latinité balkanique: témoignages et reconstruction

*Sándor Kiss**

Abstract: The Latinity of the Balkan Peninsula is an old and often discussed problem. It is well known that peripheral regions show archaic features, and this particularity can be verified in the structure of Rumanian language. On the other hand, already disappeared pre-Roman languages could exert an influence on Latin in Southeast Europe. The author of the article believes that Dalmatian and Rumanian continued some fundamental tendencies of Latin, but, at the same time, these tendencies were strengthened by the ethnic context.

Keywords: Dialects of Latin; Languages of the Balkan Peninsula; Grammar of Rumanian.

Dès l'abord, on doit clairement constater une chose: notre concept de "latinité balkanique", que nous utilisons pourtant assez couramment, est un concept largement hypothétique. Nous le déduisons souvent, par une sorte de reconstruction, des faits que nous offrent les langues romanes de la zone, c'est-à-dire la langue roumaine, avec ses dialectes, ainsi que ce qui reste de la langue dalmate (aujourd'hui sous une forme écrite seulement), sur la côte occidentale de la péninsule balkanique et dans l'île de Veglia (Krk). Il est certain que le système phonologique, la morphosyntaxe et le lexique de cette "romanité balkanique" présentent des traits qui peuvent paraître surprenants si nous les comparons aux caractéristiques des langues romanes occidentales. Mais il est certain aussi que, dans une première approche, ces "écarts" ne doivent pas être attribués à l'influence d'autres langues de la zone, mais correspondent à des possibilités d'évolution que la langue latine portait en elle-même, sous forme de germes et de tendances.

Pour choisir maintenant un autre éclairage, nous devons envisager le concept de l'aire linguistique balkanique, introduit sous une forme systématique et de manière convaincante par Kr. Sandfeld. Après avoir constaté une

* Université de Debrecen. E-mail: kiss.sandor@arts.unideb.hu.

sorte de communauté de civilisation qui relie les peuples de la péninsule balkanique, Sandfeld ajoute: «Bien que d'origine très diverse, les langues parlées par ces peuples ont développé nombre de traits communs qui en font une unité linguistique remarquable»¹. En dehors des concordances phraséologiques, dont il fournit de nombreux exemples, Sandfeld fait état d'une série de parallélismes syntaxiques. Parmi ces derniers, c'est la régression de l'infinitif qui lui paraît la plus importante². Il rappelle que dans plusieurs langues "balkaniques" – en bulgare, en albanais, en grec, tout comme en roumain –, des propositions subordonnées verbales tendent à remplacer les infinitifs, même après un verbe auxiliaire modal comme "pouvoir". Le roumain, qui nous intéresse ici particulièrement, a développé un tour du type "*poate + să* (conjonction) + subjonctif": *unde poate să fie?* "où peut-il être?"; la conjonction *să*, qui continue *si* latin, devait avoir auparavant un sens optatif, dérivé du sens hypothétique original³. Or, qu'il s'agisse d'une tendance qui se développe dans une des langues du groupe et gagne progressivement les autres langues ou qu'il s'agisse de l'influence d'une langue parlée autrefois dans la zone, mais disparue depuis⁴, il est bien évident que le roumain se nourrit ici de certains antécédents latins qui ont pu être éventuellement renforcés par des contacts avec des voisins⁵.

Selon un consensus, nourri par les résultats de la géographie linguistique, les territoires périphériques se caractérisent par un certain archaïsme, car ils se trouvent éloignés des grands centres urbains où prennent naissance les innovations linguistiques⁶. Il faut ajouter cependant que ces mêmes périphéries peuvent devenir isolées, à un moment donné, par rapport au reste du territoire, par rapport au tronc de la communauté, pour ainsi dire; et à partir de ce moment, elles peuvent développer leurs propres innovations, qui ne se propageront plus au-delà des frontières de ces communautés désormais fermées.

¹ Sandfeld (1930: 6).

² Ivi (7-8).

³ Bourciez (1967: 279).

⁴ Pour ces différentes hypothèses, cf. Solta (1998: 1033-1034). À côté de l'influence possible de substrats disparus, l'auteur souligne le rôle des contacts politiques et culturels, ainsi que le bilinguisme, fréquent en territoire balkanique. En ce qui concerne les substrats balkaniques, c'est-à-dire les langues parlées en Illyrie, en Thrace et en Dacie avant la romanisation, nos connaissances sont vagues et insuffisantes, cf. Katičić (1980).

⁵ Pour des concordances notamment entre le lexique du roumain et le lexique de l'albanais, v. Rosetti (1968: 264-276).

⁶ Citons ici, en guise d'illustration, des lexèmes latins que le roumain est le seul à conserver parmi les langues romanes: *felicem* (*felix*) > *ferice*, *miles* > *mire* "fiancé". Cf. ivi (184-193).

Dans notre cas, il y a lieu effectivement de distinguer entre deux périodes de l'évolution: celle qui précède l'isolement de la latinité orientale et celle qui nous montre cette latinité déjà coupée du préroman occidental. Après différents mouvements de populations, cette coupure devient définitive avec l'arrivée massive des Slaves, qui envahissent la péninsule balkanique au VII^e siècle⁷. Cette invasion touche deux anciennes régions romaines, la Dalmatie et la Mésie, tandis que nous avons un cas plus complexe, celui de la Dacie. Ce que nous savons de certain à propos de cette province, c'est que les Romains l'ont cédée aux ennemis germaniques qui l'attaquaient à la fin du III^e siècle⁸ et qu'après deux siècles et demi de romanisation, la civilisation romaine proprement dite s'est éteinte dans le pays. En revanche, nous sommes très mal renseignés sur la situation de la langue latine dans la région, après cette défaite de l'Empire. En effet, il est très difficile d'admettre que la province ait été entièrement évacuée, même si cette évacuation devait concerner, en dehors de l'armée, de grandes masses de la population citadine. La plupart des chercheurs actuels supposent que des populations paysannes ont pu rester dans le pays; ce qu'il faut expliquer alors, c'est la permanence du contact linguistique entre les habitants de la Dacie restés sur place et les populations romanisées de la péninsule balkanique, au Sud du Danube. La discussion concernant la situation de la population romanisée dans l'Est de la péninsule balkanique constitue l'objet d'une étude détaillée de Rudolf Windisch, qui présente l'histoire de la recherche, rappelle les faits incontestables, formule des hypothèses et circonscrit les questions dont la solution reste encore en suspens. D'une part, Windisch ne croit pas que toute la population d'origine romaine ait quitté la Dacie à la suite des attaques extérieures: la population pauvre n'avait certainement pas la possibilité de se joindre aux membres des classes aisées qui émigraient du pays⁹. D'autre part, l'auteur se réfère aux données de l'archéologie, qui révèlent les traces d'une vie romanisée dans l'ancienne Dacie encore au V^e siècle¹⁰. Quant à la formation historique du peuple roumain actuel, Rudolf Windisch n'a pas

⁷ M. G. Bartoli, qui a été le premier à décrire scientifiquement la langue dalmate, remarque déjà: «Die altrom. Städte Dalmatiens werden [...] allmählich slawisiert und italianisiert» (Bartoli 1906: 188).

⁸ Cf. le renseignement fourni par l'historien Eutrope: *Eutropii Breuiarium ab urbe condita* (éd. J. Hellegouarc'h, Paris, Les Belles Lettres, 1991) 9,15,1: «[l'empereur Aurélien] prouinciam Daciam quam Traianus ultra Danubium fecerat intermisit, uastato omni Illyrico et Moesia, desperans eam posse retinere, abductosque Romanos ex uribus et agris Daciae in media Moesia collocauit appellauitque eam Daciam, quae nunc duas Moesias diuidit et est dextra Danubio in mare fluenti, cum antea fuerit in laeua» (événements de l'année 275, selon l'éditeur).

⁹ Windisch (1982: 52).

¹⁰ Ivi (70).

de conclusion définitive; on peut penser avec lui que la recherche dans ce domaine est loin d'être terminée. Des dialectes roumains se trouvent d'ailleurs plus au Sud encore, à la frontière de la Grèce, ainsi que plus à l'Ouest, en Istrie. La meilleure explication qui ait été avancée jusqu'ici pour expliquer cette dispersion se fonde sur le mode de vie des ancêtres des Roumains, qui étaient des bergers nomades, donc des migrants par définition, à la recherche d'installations et de pâturages sans cesse nouveaux¹¹.

Dans ce qui suit, je vais me restreindre à quelques points de phonologie et de grammaire, pour essayer de montrer comment certaines particularités de la romanité orientale s'enracinent dans les tendances générales de la langue latine et sur quels points nous devons envisager des phénomènes déjà autochtones. Sur ce point, j'évoquerai une étude de synthèse qui présente une sorte de *state of the art* dans le domaine qui nous concerne ici. En effet, la question de l'écart qui peut exister entre la latinité des provinces danubiennes et celle du reste de l'Empire romain a été exposée avec clarté par József Herman. En dehors des provinces balkaniques, les remarques de synthèse de l'auteur visent la Pannonie et le Norique; c'est à propos de cet ensemble de territoires qu'il formule une constatation négative (qu'il nuancera par la suite):

on arrive à la conviction que les inscriptions de la région ne présentent strictement rien – sauf naturellement une onomastique parfois spéciale, due aux conditions ethniques locales – qui ne soit connu dans les autres parties de l'Empire et que, d'un autre côté, elles reflètent tous ou presque tous les “vulgarismes” connus par ailleurs¹².

Dans la conclusion de son étude, J. Herman ajoute:

Ce résultat, dans un certain sens purement négatif, est susceptible d'être dépassé à l'aide de recherches plus minutieuses portant sur l'extension et la chronologie exactes, mesurées si possible à l'aide de méthodes statistiques, des divers phénomènes¹³.

Ces remarques pleines de sagesse, qui nous mettent en garde contre toute généralisation hâtive des relevés épigraphiques, prouvent indirectement la nécessité de reconstruire, au moins partiellement, une latinité dialectale qui commence à s'écarter plus fortement des autres variantes géographiques d'une langue encore unitaire.

¹¹ Cette opinion a été clairement formulée par Katičić (1980: 117); cf. Solta (1998: 1034).

¹² Herman ([1983] 1990: 175).

¹³ Ivi (180).

En ce qui concerne d'abord la phonologie, j'évoquerai deux phénomènes, l'un vocalique et l'autre consonantique. La Romania de l'Est suit les tendances qui ont transformé le système phonologique des voyelles: la quantité phonologique s'est perdue, parce qu'elle s'est subordonnée à l'accent, et cette perte a été partiellement compensée par le développement de timbres nouveaux. Or, dans la série vélaire des voyelles, le roumain conserve les anciens timbres: il confond les voyelles accentuées de *pōrcum* et de *pilōsum*, de *gūla* et de *lūna*, ce que l'italien ne fait pas (confusions en roumain: *pōrcum* > *porc*, *pilōsum* > *pāros*; *gūla* > *gură*, *lūna* > *lună*; cf. en italien *ō* et *ō* maintenus distincts: *pōrco* ~ *peloso*, *ū* et *ū* également distincts: *gola* ~ *luna*, avec confusion entre *ō* et *ū*, comme dans le reste de la Romania occidentale). La distinction entre un *o* ouvert et un *o* fermé n'était donc pas nécessaire dans cette zone géographique du latin, mais on peut dire, d'autre part, qu'une innovation réalisée par la latinité occidentale – sans doute une mode de la prononciation au début – n'a pas atteint cette région périphérique. Les inscriptions de Dacie semblent préfigurer ce caractère archaïque du vocalisme roumain, dans la mesure où les confusions entre les graphies *o* et *u* y sont plutôt rares; en tout cas, les innovations vocaliques en question ont bien pénétré en Dalmatie, importante province balkanique¹⁴: la graphie *O* représente l'ancien *ū* bref dans *alonnus* (= *alumnus*) CIL III 2240, *auomculo* (= *auunculo*) CIL III 2370, la graphie *V* représente l'ancien *ō* long dans *punere* (= *ponere*) CIL III 9585, *sarturi* (= *sartori*) CIL III 9614. Ces innovations se sont conservées dans la langue dalmate, où pourtant *ū* bref et *ū* long se confondent en syllabe fermée (*bucca* > *buka*).

Je passe maintenant à un autre problème de phonologie. Le roumain fait partie de la zone où la consonne *-s* n'était pas stable en position finale. Il semble que dans cette zone, qui comprend également les régions centrales et méridionales de l'Italie, ainsi que la côte dalmate, *-s* final se soit transformé en *-j*, c'est-à-dire une fricative plus ouverte¹⁵; il a pu aussi s'amuïr complètement. Nous avons donc *uïdes* > it. *vedi*, rm. *vezi*; *nos* > it., rm. *noi*; *tres* > it. *tre*, rm. *trei*. Le phénomène peut être placé dans un ensemble plus vaste : en effet, on constate en latin une tendance à alléger la marge consonantique finale de la syllabe. Cependant, si la disparition de *-m* en fin de mot a été à peu près générale en latin tardif, le comportement de *-s* final constitue un important facteur de dialecta-

¹⁴ Cf. Mihăescu (1978: 178, 180).

¹⁵ Cf. Lausberg (1956: 82).

lisation. D'après le témoignage des inscriptions des différentes provinces, l'hésitation a duré assez longtemps, avant qu'un choix ait été fait pour le maintien ou la suppression de -s final. En ce qui concerne les motifs de ce choix, on est dans une obscurité parfaite; on pourrait risquer l'hypothèse selon laquelle il y aurait un rapport entre la chute de -s final et la préférence de l'initiale consonantique en italien et en roumain, à un moment donné. De toutes manières, -s final manque souvent sur les inscriptions de Dalmatie et de Dacie¹⁶. Citons *anno* (= *annos*) CIL III Dalmatie, *passim*; *Rufu* (= *Rufus*) CIL III 10036, Dalmatie; *Ursinu* (= *Ursinus*) CIL III 14943, Dalmatie; *Montaniu* (= *Montanius*) CIL III 792, Dacie. On dirait que pendant toute l'histoire du latin, il y a une tendance constante à la suppression de cette consonne finale – une tendance très précoce, semble-t-il, qui apparaît déjà chez les poètes préclassiques: *suaui homo*, *facundu(s)*, *suo contentu(s)*, *beatus*, lit-on chez Ennius, Ann. 250, où les -s finals préconsonantiques ne sont pas pris en compte pour la scansion de l'hexamètre¹⁷. Le versant morphologique du phénomène est évidemment la typologie du pluriel du substantif dans les langues néo-latines, c'est-à-dire la marque vocalique qui, à l'Est, s'oppose à la désinence -s des langues romanes occidentales: it. *anno* ~ *anni*, *casa* ~ *case* ; rm. *an* ~ *ani*, *casă* ~ *case*.

Si l'on passe maintenant à des problèmes de grammaire, se pose naturellement la question des particularités morphosyntaxiques du substantif roumain et de leur préhistoire. L'interprétation historique de ces particularités n'est pas facile, car des traits archaïques conservés se mélangent avec des innovations qui ont conduit à l'élaboration originale d'une sphère particulière. Pour dé mêler une situation enchevêtrée, partons de la réduction du système casuel du nom. Cette réduction a été parfaite en roumain aussi, sauf dans une petite parcelle: en effet, les substantifs féminins possèdent, à côté de leur forme ordinaire, une forme particulière qui remonte au datif du singulier. Pour le nom de la "maison", nous avons ainsi, en dehors de *casă* (< lat. *casa*), forme de base, une autre forme du singulier, qui est *case*, remontant à *casae* latin. La fonction de cette forme en roumain est une sorte de génitif-datif. Pour maintenir la métaphore, nous avons affaire ici au développement de deux germes latins. D'une part, naturellement, la perte de la déclinaison, largement amorcée en latin tardif, caractérise également la Romania orientale, mais n'aboutit pas

¹⁶ Cf. Mihăescu (1978: 211).

¹⁷ Pour les problèmes que pose -s final pour l'histoire et la dialectalisation du latin, cf. Kiss (1972: 86-88).

complètement dans cette région périphérique. D'autre part, le datif empiète sur le domaine du génitif et exprime souvent la possession, en dehors de l'attribution, dès le latin. En fait, le latin a toujours connu le "datif possessif" (cf. *mihi est* ; *monumentum imperatori* pour *monumentum imperatoris*), il est curieux d'observer cependant que la tournure devient très fréquente sur les inscriptions de Dalmatie¹⁸. De toutes manières – et c'est déjà une innovation locale –, nous constatons en roumain une nouvelle articulation des fonctions grammaticales, qui se greffe partiellement sur une donnée morphologique héritée: *casae*, forme de la 1^{re} déclinaison, est génitif et datif à la fois en latin.

Le fonctionnement du substantif roumain présente une autre propriété qui contraste avec l'usage des langues romanes occidentales: c'est le comportement particulier de l'article. L'un des aspects de ce comportement peut paraître étrange: c'est la postposition de l'article défini. Ainsi, *omul* roumain ne continue pas *ille homo* (comme *l'uomo* italien, par exemple), mais *homo ille*, également possible en latin. Étant donné que sur ce point aussi, la continuité peut être facilement retracée jusqu'au latin classique, il n'est pas absolument nécessaire d'invoquer l'action de tel ou tel substrat ou superstrat balkanique qui fonctionne avec un article postposé. Ce qui est plus frappant, c'est la soudure étroite du substantif et de l'article et la déclinaison (très réduite) réalisée par le bloc "substantif + article", avec expression morphologique du génitif-datif. Pour nommer l'"homme", les formes de base non-déterminées sont *om* au singulier et *oameni* au pluriel, auxquelles correspondent respectivement *omul* et *oamenii* comme formes déterminées; dans ces dernières, l'article "se décline", dans la mesure où il possède un génitif-datif *omului* au singulier et *oamenilor* au pluriel. Dans les féminins du type *casă*, la déclinaison du nom et celle de l'article se combinent: *casă* (singulier) et *case* (pluriel) sont des formes de base non-déterminées; elles deviennent déterminées grâce à l'article, transformées en *casa* (singulier) et *casele* (pluriel); cependant, au génitif-datif, le

¹⁸ Naturellement, le rapprochement du datif et du génitif n'a rien d'étonnant en lui-même; je citerai ici le hongrois, langue ayant une morphologie nominale très riche, mais dont le système casuel ne contient pas un génitif et un datif distincts: la possession et l'attribution s'expriment par la même forme, dont le bon fonctionnement est assuré par le contexte. Pour formuler le problème en termes très simples, on peut dire que l'acte d'attribution a pour résultat la possession. La fréquence surprenante du datif possessif sur les inscriptions de la Dalmatie, qui reste pourtant intrigante, a été abordée par J. Herman, qui évoque, comme facteur particulier de l'onomastique de Dalmatie, une possibilité d'homonymie dans la déclinaison des noms d'origine illyrienne. En effet, un nom du type *Pletor* avait un datif *Pletori* coïncidant phonétiquement avec le génitif de *Pletorius*, variante du même nom: *Pletorii* > *Pletori* (Herman [1965] 1990: 317-318).

singulier aura la forme *casei* (donc le nom et l'article ont été également modifiés), tandis qu'au pluriel, c'est seulement l'article qui s'écarte de la base, et l'on aura *caselor*. Cette complexité du groupe nominal doit être considérée comme un trait original de la Romania orientale.

Mentionnons ici brièvement, toujours dans cette Romania orientale, un phénomène qui a une double origine latine: la disparition du genre neutre, d'une part, et une ancienne identité phonétique à l'intérieur de la déclinaison, d'autre part. Cette identité peut être définie comme la double fonction de *ă* bref en fin de mot: en effet, cette voyelle marque à la fois le nominatif du singulier des noms dans la 1^{re} déclinaison (noms généralement féminins, type *uita*) et le nominatif/accusatif du pluriel pour tous les substantifs neutres (*regna*, *ossa*). En italien, les pluriels du type *uova* remontent phonétiquement à des pluriels neutres en *-a* (*ouum* / *oua* > *uovo* / *uova*); le genre féminin qui s'est fixé pour le pluriel est certainement lié au fait que le pluriel des noms en question peut avoir un sens collectif, qui a rendu possible, pendant un certain temps, un flottement dans l'interprétation de la forme en *-a*, comprise tantôt comme un singulier, tantôt comme un pluriel. Or, le roumain a fortement développé cette correspondance entre un singulier de genre masculin et un pluriel de genre féminin; il a même constitué toute une classe morphologique qui repose sur cette correspondance. Nous avons ainsi, pour le nom de l'"oeuf", *ou* masculin singulier et *ouă* féminin pluriel, comme en italien; mais en outre, par exemple, *timp* (masc.) < *tempus* ~ *tim-puri* (fém.) < *tempora*. Le phénomène est attesté épigraphiquement: sur une inscription de Dalmatie, on lit *ossa exterae* (CIL III 9450; cf. it. *osso* ~ *ossa* (à côté de *ossi*), rm. *os* ~ *oase*)¹⁹.

Dans le domaine du verbe – en dehors de la régression de l'infinitif, que j'ai évoquée au début –, un phénomène morphosyntaxique roumain et en même temps balkanique peut attirer notre attention: c'est la formation du futur. Le roumain connaît plusieurs types de futurs, qui reposent presque tous historiquement sur une combinaison de l'infinitif ou du subjonctif avec l'auxiliaire "vouloir", comme dans *voi cânta* < *uolo cantare*. Cette manière d'exprimer le futur n'a rien d'extraordinaire en soi (c'est la voie suivie notamment par l'anglais); ce qui est plus frappant, c'est l'existence de certains parallélismes

¹⁹ Cf. Mihăescu (1978: 216).

entre le roumain, le grec, l'albanais, le bulgare et le serbo-croate²⁰. Naturellement, nous devons nous rappeler que pour diverses raisons, le latin devait perdre l'ancien futur synthétique, pour le remplacement duquel s'offrait tout un éventail d'"auxiliaires modaux"; si la plupart des langues romanes ont opté pour *habeo*, le choix de *uolo* dans une zone déterminée ne doit pas étonner. Comme dans d'autres domaines, nous devons supposer derrière cette "innovation" de la latinité balkanique la rencontre de deux tendances: la recherche d'une expression analytique du futur en latin tardif et la propagation, dans la péninsule balkanique, de différentes tournures désignant le futur par l'utilisation du verbe "vouloir".

En guise de conclusion, on peut donc dire que notre idée de la latinité balkanique se nourrit de deux sources. Nous possédons, d'un côté, les inscriptions, qui, si elles sont utilisées avec une finesse suffisante, peuvent nous fournir des renseignements sur le clivage qui commence à séparer la latinité balkanique du reste de la latinité. D'autre part, cependant, nous ne pouvons pas contourner la nécessité de la reconstruction – ce qui est vrai d'ailleurs pour tous les processus diachroniques de la transition latino-romane, mais cette nécessité s'impose peut-être avec plus de force encore dans le cas de la Romania orientale.

Bibliographie

- Bartoli, Matteo Giulio (1906), *Das Dalmatische. Altromanische Sprachreste von Veglia bis Ragusa und ihre Stellung in der Apennino-Balkanischen Romania*, Wien, Alfred Hölder.
- Bourciez, Édouard (1967), *Éléments de linguistique romane*, Paris, Klincksieck.
- Herman, József (1990), «Le datif possessif dans la latinité balkanique», in Id., *Du latin aux langues romanes*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, pp. 315-320 [1965].
- Herman, József (1990), «Le latin dans les provinces danubiennes de l'Empire romain. Problèmes et perspectives de la recherche», in Id., *Du latin aux langues romanes*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, pp. 164-182 [1983].
- Katičić, Radoslav (1980), «Die Balkanprovinzen», in Neumann, Günter / Untermann, Jürgen (Hrsg.), *Die Sprachen im Römischen Reich der Kaiserzeit*, Köln, Rheinland-Verlag, pp. 103-120.
- Kiss, Sándor (1972), *Les transformations de la structure syllabique en latin tardif*, Debrecen, Kossuth Lajos Tudományegyetem.
- Lausberg, Heinrich (1956), *Romanische Sprachwissenschaft II*, Berlin, Walter de Gruyter.

²⁰ Solta (1998: 1027-1028).

- Mihăescu, Haralambie (1978), *La langue latine dans le Sud-Est de l'Europe*, București, Editura Academiei / Paris, Les Belles Lettres.
- Rosetti, Alexandru (1968), *Istoria limbii române*, București, Editura pentru literatură.
- Sandfeld, Kristian (1930), *Linguistique balkanique*, Paris, Champion.
- Solta, Georg Renatus (1998), «Balkanologie», in Holtus, Günter / Metzeltin, Michael / Schmitt, Christian (Hrsg.), *Lexikon der Romanistischen Linguistik*, VII, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, pp. 1020-1039.
- Windisch, Rudolf (1982), «Die Herkunft der Rumänen im Lichte der deutschen Forschung», *Vox Romanica*, 41, pp. 46-72.